1re année. N° 17. 1er Août 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

Un an**..... Vingt-quatre francs**

Six mois**. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Août 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n17bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. No 17. 1er Août 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

En regardant les Desportes...
L'aigle de Brooklyn chez M. Mignon.
Chez les modèles londonniens.
Charles Guérin et les violons.
Musées de Province.
L'inscription de la National Gallery.
Les disparus.
Les voyages d'Albert Marquet.
"U. S. A."
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

En regardant les Desportes...

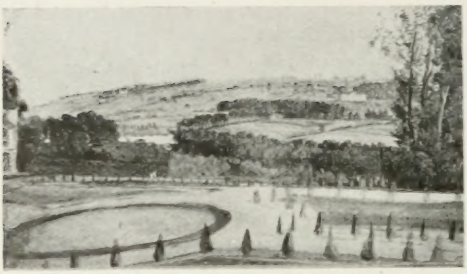
Juger un peintre d'après les morceaux d'apparat qu'accueillent de préférence les musées, c'est juger un écrivain d'après son discours de réception parmi les Immortels. Sans doute le connaisseur y discerne parfois les traces du talent dont il s'excuse : mais un malin génie inflige aux productions qui ne sont point absolument libres une disgrâce : la froideur.

François Desportes, peintre du Roy, directeur de la ménagerie de Louis XIV, essuya comme un autre la malédiction. Il fût pour nous demeuré l'habile, l'ingénieux, le savant peintre des animaux, le compositeur intelligent de la tenture de l'*Inde*, chef-d'œuvre de nos vieux métiers de lisse, si l'*Atelier* du maître, exposé à Beauvais, ne l'élevait tout d'un coup au niveau des plus grands.

*

Sur l'initiative de M. Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt, administrateur de la manufacture de Beauvais, cent quarante toiles viennent de quitter les magasins de Sèvres où M. d'Angivilliers, en 1785, les avait fait déposer. Voici trente ans, le conseil de perfectionnement de la manufacture de porcelaines avait fait grouper la précieuse collection dans une galerie spéciale mais, malheureusement, inconnue et peu accessible au public. Rares même sont les érudits qui l'avaient visitée.

L'accord aisément conclu entre les directeurs des deux établissements nationaux va provoquer une rectification nécessaire et réparer une cruelle injustice. Petit maître hier, François Desportes apparaît désormais comme un grand peintre, comme un artiste original, comme un



Desportes. - Le parc.

Desportes. — Etude de paysage.

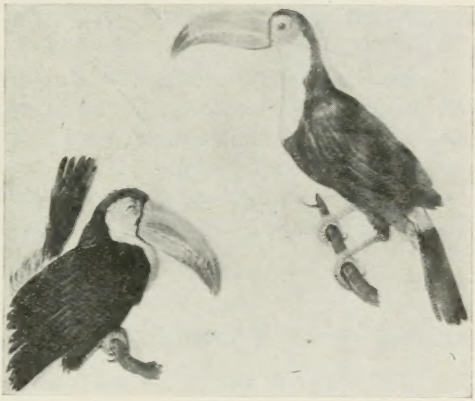
Il évoque tantôt Delacroix, tantôt Corot, tantôt les plus modernes des peintres. Il est étranger à toute formule, affranchi de toute pratique de convention. Il peint par larges indications de masses et de matières, soucieux d'atmosphère, sensible aux réactions lumineuses et aux accords subtils. Devant tel paysage de l'Oise, devant tels oiseaux exotiques, hôtes des volières royales, des noms inattendus viennent aux lèvres, qui s'étonnent de les murmurer : Cézanne, Henri-Matisse... A la surprise heureuse que nous ménagea M. Jean Ajalbert s'ajoute le puissant intérêt d'enseignement qui résulte d'une telle confrontation.

Desportes. — Etude de paysage.

authentique devancier des plus beaux génies modernes.

*

Praticien éblouissant, qui, à l'école des Flamands — Rubens, Snyders — acquit la palette la plus légère et la plus transparente, Desportes, admirablement scrupuleux dans les morceaux d'observation, se fait totalement libre dans les études de mouvements, dans les interprétations de formes cherchées en vue de la décoration, et dans le paysage.



Desportes. — Les casoars.

Mais, en regardant ces chefs-d'œuvre aujourd'hui révélés, une question obsède : leur exposition terminée, car l'hôtel-de-ville de Beauvais n'est pour eux qu'un asile provisoire, que deviendront les Desportes? S'en retourneront-ils dans l'hermétique dépôt de Sèvres? Le Louvre et les musées de province s'en disputeront-ils les pièces capitales? Certes la première solution serait encore préférable à la seconde. L'atelier de Desportes, collection unique, ne doit pas être démembrée.

Mais elle ne doit pas davantage être dissimulée. Jamais œuvre d'artiste ne témoigna avec tant de force de la nécessité d'une science étendue, d'une austère discipline pour autoriser et provoquer même l'accent le plus original et le plus neuf. Un tel ensemble forme à lui seul un musée, si l'on admet qu'un musée soit une manière d'école. Il lui manque seulement l'édifice. Mais les palais nationaux déjà pourvus de gardiens accueilleraient avec joie un pareil trésor. Fontainebleau regorge-t-il de chefs-d'œuvre? L'éviction, hélas, frappera Compiègne tant que les bureaux des Régions libérées bafoueront la volonté nationale et se riront de la loi. Compiègne, c'est la part du feu.

Desportes. — Buires, étude.

*

Toutefois, la conjoncture n'est-elle pas favorable à la

création d'un nouveau musée, celui de la Vénerie. Il serait bientôt l'un des plus somptueux s'il débutait dans le monde riche de l'atelier de Desportes. Pierrefonds, si joliment situé, dans cette région même où peignit le maître, trouverait là son affectation logique.

Ne craignons pas, même en ces temps misérables, de réclamer des musées, des bibliothèques, des lettres et des arts. Dans une France qui, enfin, s'aperçoit que l'action productrice a sa dignité, il faut maintenir l'autorité de la pensée désintéressée, associée à la vie et la faisant belle.

GUILLAUME JANNEAU.

L'Aigle de Brooklyn chez M. Mignon

Des écrivains américains ont fait écho à la campagne du Bulletin de la Vie artistique (15 *mars*, 15 *mai et* 1er *juin*) *contre l'attribution à Renoir de quelque* 130 *œuvres de M. Mignon vendues à New-York. Parmi eux il sied de citer M. Williams et M. Hamilton Easter Field.*

Celui-là, correspondant à Paris d'une agence d'informations, donna aux dires du Bulletin *l'immense publicité de ses câblogrammes.*

L'autre, M. Field, découvrit le propriétaire et lanceur des frauduleux objets en question et l'interviewa pour le Brooklyn Daily Eagle. *Il taisait le nom du bonhomme; mais, dans une lettre que nous insérâmes, le lésé M. Mignon fut, à bon droit, moins discret.*

Plus récemment, M. Field, dépêché par son journal, vint en France enquêter sur cette curieuse affaire. Rue Surcouf, 1, *il vit M. Mignon. M. Mignon est franc du collier et les dessins tirés tout vifs de ses cartons sont bien de la même veine que les prétendus Renoirs des enchères Anderson : M. Field le constate dans un article daté de Paris et intitulé* Eagle Art Critic visits L. Mignon. *Son récit se termine de la sorte :*

C'est à un marchand d'antiquités — d'antiquités de jadis ou de naguère, — M. Miller (New-York, 5e avenue et 28e rue), que M. Lucien Mignon avait vendu, à Paris, octobre 1919, ses dessins correctement signés.

En novembre-décembre 1919, un même paquebot emmenait aux Etats-Unis M. Georges Durand-Ruel et le dit M. Miller, quand on apprit à bord, par un sans-fil, la mort de Renoir. Cette nouvelle fit si forte impression sur Miller que M. Durand-Ruel ne put se tenir

de lui dire : « Je ne me serais jamais douté que vous vous intéressiez tant à l'art moderne! »

Nous avons maintenant tous les éléments de l'affaire, sauf un. Nous connaissons le mystérieux propriétaire des dessins et nous connaissons leur auteur. Nous ne savons pas quelle main effaça la signature et remplaça le nom de Mignon par celui de Renoir, mais nous savons qui devait profiter de la substitution. Cela suffit.

Quid maintenant de la baronne von Zimmermann, désignée, à la vente, comme ayant précédemment possédé ces dessins? On disait alors que Renoir les lui avait donnés, qu'elle était bien connue dans les milieux artistiques de Paris et qu'elle était morte à Los Angeles, en 1918. J'ai bien peur que sa pittoresque figure appartienne à la fiction. Je ne parviens à trouver ici personne qui ait jamais entendu parler de la baronne von Zimmermann.

Quid aussi de ce meeting promis, où l'on devait démontrer l'authenticité des dessins et dire le fin mot sur les motifs de l'« insupportable attaque »? Evidemment, pour m'inscrire en faux contre ces images, il fallait que j'eusse des raisons de derrière la tête; ces raisons, j'allais donc enfin les connaître... Encore un espoir dont je suis obligé de faire mon deuil!

Dans toute cette histoire, c'est M. Mignon qui a le plus de chance. On ne lui dispute plus la paternité de ses œuvres. Et leur maîtrise est certifiée par des critiques comme C. Lewis Hind et Joseph Pennell.

Cet automne, M. Hamilton Easter Field fondera à New-York un périodique d'art. La lecture n'en sera pas ennuyeuse, car il a des idées, il aime la précision et il écrit sans emphase.

Chez les modèles londonniens

Jusqu'à ce jour, à Londres, la plupart des modèles de peintres et de sculpteurs, touchaient, à la semaine, une somme variant de 35 shellings à deux livres. Mais les temps sont durs. L'Artists' Models' Association (des deux sexes) a tenu une assemblée et il a été décidé que l'on ne poserait plus tant que les prix ne seraient pas sensiblement augmentés. L'orateur le plus chaud et le plus écouté a été un modèle qui a posé pour dix statues du roi Edouard VII. Celui-là ne pouvait en effet que réclamer des salaires royaux.

Charles Guérin et les violons

M. Roger Allard dirige, aux Editions de la Nouvelle Revue Française, une collection dite « les Peintres français nouveaux ». Ce sont de petits volumes (64 pages in-16 raisin) où l'on trouve une étude critique, des notes biographiques, une trentaine de reproductions (avec dates) et, sur la couverture, un portrait de l'artiste. On annonce un Marquet *par Jules Romains, un* Segonzac *par René Jean, un* Rouault, *un* Derain, *un* Vlaminck, *un* Marie Laurencin, *un* Jean Marchand, *etc. Déjà ont paru l'*Henri-Matisse *de Marcel Sembat, le* Luc-Albert Moreau *de Roger Allard, le* Charles Guérin *de Tristan L. Klingsor.*

De ce dernier ouvrage, voici une anecdote qui met en scène le virtuose et compositeur Armand Parent, collectionneur de violons, collectionneur de tableaux (Bonnard, Flandrin, Henri-Matisse, Marquet, Marval, Redon, Renoir, Rouault, Vuillard, etc.) et peintre lui-même (mais il le cache) :

Quand Charles Guérin exposa pour la première fois une nature morte avec un violon, Armand Parent ne put s'empêcher d'observer : « Votre violon doit être un Nicolas de Mirecourt : on ne pourrait vraiment bien en jouer. Je vous en prêterai un meilleur. » Charles Guérin sourit et rentré chez lui regarda l'étiquette intérieure : Parent avait dit vrai. Eloge précieux que cette critique! Elle montre bien, en effet, à quel degré de vérité atteint le peintre.

...Mais il n'a pas manqué de faire son profit de la remarque de Parent. Et souvent on put le voir, au temps où Mme Planchat tenait, boulevard Saint-Michel, boutique d'instruments anciens, venir louer les plus précieux luths et les plus gracieuses violes... Un bon vieux violon italien comme celui que prêta Parent à Guérin plaît, non seulement par le ton patiné du bois, mais aussi par la perfection des courbes; il suscite chez l'artiste cet enthousiasme secret et profond qui prépare aux œuvres de qualité.

Bienvenue

— Voici qu'à Paris, notre confrère *Studio*, de Londres, reprend la publication de son édition française. Après tant d'années, — la guerre, la guerre! — ses anciens lecteurs le reverront avec plaisir.

L'inscription de la National Gallery

Henri-Matisse. — La fenêtre sur le jardin.

Sous le titre Collection Kélékian, Tableaux de l'Ecole Française Moderne, *a paru ces jours-ci, sur un papier de jadis, un in-quarto où sont reproduites soixante-douze œuvres parmi lesquelles le Degas, l'Henri-Matisse et le Van Gogh que nous donnons ici.*

Le tirage de ce catalogue étant restreint à cent exemplaires et qui sont hors commerce, on peut tenir pour inédites les lignes suivantes de la préface d'Arsène Alexandre; elles protestent contre la superstition et la paresse qui sacrifient toujours l'art le plus récent à l'art déjà classé :

Autour de la coupole centrale, à la National Gallery de Londres, se déroule en lettres d'or une inscription solennelle.

...Cette inscription est conçue à peu près en ces termes : « The works of those who have stood the test of ages, have a claim to an admiration and respect to which no modern can pretend. » C'est-à-dire : « Les œuvres de ceux qui sont sortis vainqueurs de l'épreuve du temps ont droit à une admiration, à un respect auxquels ne peut prétendre aucun moderne. »

La première impulsion du voyageur est un acquiescement du cœur et de l'esprit. Comment marchanderait-il avec ses émotions et discuterait-il sa reconnaissance envers ceux à qui il doit tant de révélations, de consolations profondes?

Degas. — Baigneuse (1885).

Pourtant, il réfléchit. Il regarde de nouveau autour de lui. Après Fra Angelico, Botticelli, Piero della Francesca, il voit Michel-Ange et Raphaël; après ceux-ci, Titien, Tintoret, Véronèse; après encore, Holbein; et puis Rembrandt, Rubens, Vermeer; et puis Velasquez et le Greco; et encore : Poussin, Claude, Watteau, Reynolds, Gainsborough, et le prestigieux Turner.

Il se dit alors que la sentence si éloquemment péremptoire aurait pu être gravée successivement, après la terminaison de chacune de ces tranches d'immortalité...

Van Gogh. — Son portrait (1889).

Les disparus

GAETANO PREVIATI

Gaetano Previati vient de mourir à Lavagna, en Ligurie. C'était *quelqu'un* qui laisse *quelque chose*. Depuis décembre 1917, il était paralysé. Né à Ferrare le 31 octobre 1852, fils d'un horloger, élève de l'école des Beaux-Arts de sa ville natale, puis disciple de Amos Cassioli, il travaille à Milan en 1878, fait de la peinture « vériste », sous les influences de Crémona et de Morelli. Et, voici qu'en 1891, il évolue radicalement. Une *Maternité* l'amène à la peinture religieuse.

C'est le moment où Vittore Grubicy, à Milan, se bat pour l'art divisionniste et fait un converti bientôt réputé : Giovanni Segantini. Previati, bien vite, conquiert la célébrité en tirant parti de la technique si contestée, et où il se fait une écriture personnelle. La voie lui est ouverte : il ne cessera de produire des œuvres innombrables jusqu'à ce que le pinceau s'échappe de ses doigts.

Gaetano Previati a publié trois livres (1901-1906-1909) : *La tecnica della pittura*, *Principii scientifici del Divisionismo*, *Tecnica ed Arte*. Ce ne sont point des œuvres quelconques : elles sont riches de pensées. Il y a quelques années était née à Milan une « Société pour l'art de Gaetano Previati ». Elle prépare aujourd'hui une très importante publication sur l'artiste défunt.

Musées de Province

Clos, comme la plupart des musées de France, six ans durant, l'aimable musée de Beauvais s'éveille enfin.

Son conservateur, l'érudit M. Maurice Magnien, diplômé de l'Ecole du Louvre et poète délicat, veut bien indiquer lui-même aux amis du Bulletin *le sens général de la nouvelle organisation qu'il a réalisée.*

LE MUSÉE DE BEAUVAIS

Le Musée départemental de l'Oise, fermé depuis le début de la grande guerre, vient de rouvrir ses portes. Il s'en fallut de peu qu'il ne disparut dans la tourmente : le 6 juin 1918 une bombe d'avion allemand tombait devant le pavillon d'angle de l'aile gauche, criblait la façade, saccageait deux salles, mais ne causait aucun dommage aux collections tout nouvellement évacuées. — Les tapisseries de la Renaissance avaient été enlevées prudemment, en 1914, par le Service des Monuments historiques.

Grâce à ces heureuses précautions, le Musée de l'Oise, né en 1913 des collections cédées par la Société académique de l'Oise au département, reparaît en 1920 sans avoir subi de mutilations. Il n'est certes point pléthorique, mais parmi les objets qu'il renferme, il y en a de tout premier ordre, méritant la visite des touristes attirés à Beauvais par la célèbre cathédrale et les rues intactes du vieux temps.

Saint-Jacques de Compostelle.
Statue du XIV° Siècle
(Musée de Beauvais)

LES DIVISIONS DU MUSÉE

Quatre séries sont justement appréciées : les pierres du moyen âge; les bois de la Renaissance et du XVII[e] siècle; la céramique locale avec les grès et faïences de Savignies (Oise) ; les magnifiques tapisseries des XV[e] et XVI[e] siècles provenant de la cathédrale et déposées au musée par l'Etat. De tout temps Beauvais, avec ses carrières de pierre tendre, fut une ville de sculpteurs. On voit, au

Tapisserie de l'Histoire des Gaules. 1530.
(Musée de Beauvais

musée, dans la jolie chapelle, récemment aménagée pour les recevoir, des chapiteaux du XII^e^ siècle provenant des abbayes détruites de Saint-Lucien et de Saint-Quentin (près Beauvais) qui sont des merveilles d'art décoratif, à la fois puissantes et délicates. De grandes pierres tombales gravées, des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, provenant de Beauvais et de Bornel (Oise) montrent des figures de chevaliers et de dames d'un dessin impeccable.

Mais c'est dans la salle I que sont rapprochées les deux perles du musée — la perle blanche et la perle grise! — la *Tête de Christ mort* du XV^me^ siècle, provenant de l'église détruite Saint-Sauveur de Beauvais, et le *Saint Jacques de Compostelle* de l'église Saint-Jacques (XIV^e^ siècle).

DEUX CHEFS-D'ŒUVRE

La *Tête de Christ* (moulée au Trocadéro) voile le réalisme aigu du XV^me^ siècle d'une noblesse, d'une majesté inconnues de l'école franco-flamande alors dans son éclat. La « mesure » de l'Ile-de-France a tempéré les excès du Nord. Il existe certaines reproductions de sculptures créées jadis sur le territoire compris entre Beauvais, Pontoise et Gisors où l'on retrouve la même inspiration qui donna naissance au chef-d'œuvre de notre musée.

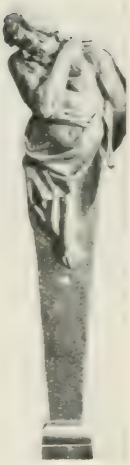
Le *Saint Jacques* est d'un style en retard sur la *Tête*. Il tient encore à l'art idéaliste qui florissait sous saint Louis. Tout est

Tapisserie de l'Histoire des Gaules. 1530.
(Musée de Beauvais)

Atlante.
Attribué à P. Puget
(Musée de Beauvais)

douceur et suavité en ce saint à la chevelure bouclée, dont le front pur s'ombrage d'un pétase, comme celui d'un pâtre grec.

Les autres sculptures de cette salle, toutes locales (un évêque autoritaire sur son trône; une vierge admirablement drapée; de riches clés de voûte à sujets; des bas-reliefs; un tympan byzantin et d'énigmatiques têtes romanes) pâlissent un peu auprès de ces deux grandes œuvres.



Atlante.
Attribué à P. Puget
(Musée de Beauvais)

L'ART DU BOIS A BEAUVAIS

Mais le bois aussi fut savamment traité dans le Beauvaisis. La salle II contient une suite de pièces superbes. Au centre on admire la grande sainte Barbe du Chapitre sortie de l'atelier de Jean le Pot, l'auteur des portes de la cathédrale : la lumière glisse doucement le long de ses formes pleines et jeunes sous l'ample robe. — Deux tristes et graves figures de Mise au tombeau avec leur dorure et polychromie anciennes, sont contemporaines de l'évêque magnifique Villiers de l'Isle-Adam (1497-1521). Elles voisinent avec une chaire gothique aux armes parlantes de l'abbaye de Vignemont (grappes et pampres). Une *Sainte Femme* provenant de l'ancienne maladrerie Saint-Lazare se replie sur elle-même en ramenant des draperies d'une souplesse merveilleuse. Un coffre aux arcatures flamboyantes, légères comme de la dentelle, supporte un beau buste de Père éternel en empereur. Un curieux groupe représentant le Christ qui attend le supplice sur le tombeau d'Adam, tandis qu'un clerc prie à l'écart, est placé entre des parois chargées de panneaux ciselés, de corbeaux grotesques, de sablières et d'extrémités de poutres très caractéristiques de l'ornementation architecturale civile des XV^e^ et XVI^e^ siècles, à Beauvais.

Un autel baroque, en bois peint et sculpté, venu de l'ancien couvent des Jacobins, et un grand bas-relief du XVIII^e^ siècle figurant un saint

Les nouvelles salles du Musée de Beauvais.

Sébastien à fossettes, représenteraient insuffisamment l'époque classique, sans les deux atlantes de l'abbaye de Beaupré (près Marseille-le-Petit (Oise), d'une superbe allure, et qu'on attribue avec vraisemblance à Puget, ce sculpteur ayant séjourné à Marseille-le-Petit, au XVII[e] siècle.

LA PEINTURE

La peinture ancienne est assez peu représentée, à Beauvais : des peintures sur soie du XVI siècle; d'assez beaux portraits du XVII siècle; une majestueuse effigie du cardinal de Gesvres, par Pompeo Batoni (Rome, 1758) ; deux grands panneaux cintrés de Ch. Monnet (XVIII[e] siècle) ; une jolie tête flamande, sur bois; d'assez belles natures mortes du XVII[e] siècle, et c'est à peu près tout. Quant à la section de peinture moderne, encore dépourvue d'œuvres saillantes, elle a cédé sa place, cet été, à l'exposition des maîtres de l'affiche organisée par M. Jean Ajalbert, avec l'autorisation du conseil d'administration. D'intéressantes sculptures d'H. Gréber, Vacossin, etc., sont disséminées dans différentes salles.

LA CÉRAMIQUE

Mais il est un autre art dont l'origine remonte presque aussi loin que la sculpture monumentale, à Beauvais : c'est celui des grès émaillés La terre de Savignies fut célèbre dès le moyen âge pour ses qualités. B. Palissy disait qu'elle pouvait contenir l'eau-forte. On fabriquait, avec elle, des pots, des plats, des figurines revêtues d'émaux au cuivre et au manganèse, et décorés d'animaux ou de fleurs stylisés. Certains plats à décor en relief, comme celui de la

La Salle des Céramiques au Musée de Beauvais

« Passion » (XV^e siècle), sont des pièces rarissimes, ainsi que nos trois épis de faîtage si francs de silhouette et de couleur. Le *Chevalier* (XIV^e siècle) provient du château de Sarcus (Oise), et les deux musiciens (XVI^e siècle) couronnaient le toit d'une demeure beauvaisine.

La Sculpture médiévale au Musée de Beauvais

LES TAPISSERIES

Le Musée départemental ne possède pas de tapisseries de Beauvais (exécutées à la manufacture, tout au moins). Mais le dépôt par l'Etat de plusieurs tentures provenant de la cathédrale fait que l'art du tapissier est splendidement représenté chez nous. La *Passion*, belle œuvre flamande du début du XVI^e siècle; la suite des *Actes de saint Pierre* exécutée au XV^e siècle — sans doute dans la région d'Arras — pour l'évêque de Beauvais, Guillaume de Hellande; les deux tentures de l'*Histoire des Gaules*, commandées en 1530 pour le chanoine Nicolas d'Argilières et représentant des ancêtres fabuleux de nos rois, dignes de figurer dans une Franciade avant la lettre, sont des œuvres considérables, capables à elles seules d'attirer au musée les amateurs de belles choses.

Nous ne faisons pas ici un catalogue : nous n'insisterons donc pas sur la salle du vieux Beauvais avec sa mitre du XIII^e siècle, ses vieilles armes, ses sceaux, ses gravures représentant des états anciens de la ville; ni sur la salle gallo-romaine assez importante. Nous dirons seulement qu'avec l'approbation du président de notre conseil d'administration, M. Dupont, vice-président du conseil général de l'Oise, nous avons pu mettre de l'ordre dans l'ancien chaos. Du moins, aujourd'hui, séries et époques ne chevauchent plus les unes sur les autres. Souhaitons que des donateurs, suppléant à l'indigence de nos crédits, viennent enrichir nos collections principales des nombreuses et très belles œuvres encore éparses dans la région.

MAURICE MAGNIEN.

(*Clichés de l'auteur.*)

Les voyages d'Albert Marquet

Dans les Editions des « Cahiers d'Aujourd'hui », chez Crès, le Marquet *de George Besson succède au* Bonnard *de Léon Werth. Ce* Marquet *est illustré, par les soins d'André Marty, de 29 clichés au trait et de 39 phototypies. Un passage donnera le ton du texte :*

De gauche à droite : Henri-Matisse, Camoin et Marquet.
(Photographie d'après nature.)

Promeneur ? Touriste indolent qui oublie sa palette ? Est-ce la peinture qui le fait voyager? Est-ce le voyage qui l'invite à peindre? Marquet part. Sait-il toujours les dates de ses départs ? Sait-il le but de ses itinéraires? Il s'arrête un jour. Il note. Il prend une brosse parce que ce matin la lumière colore à son gré le petit port de Collioure ou des burnous à Tanger, parce qu'à Marseille un torpilleur accoste devant son hôtel et que les badauds figurent comme des santons sur les dalles du Vieux-Port.

Il n'accepte nulle contrainte, mais on le séduit en l'amusant. Il quitte Paris plus de quinze fois en douze ans, lorsque Manguin est près de Cherbourg, Camoin à Saint-Tropez, Henri-Matisse à Tanger, Léon Werth à Rotterdam, Montfort à Naples. Il s'installe en 1915 à Marseille et ne s'en éloigne guère. Mais, pour expliquer cette halte, il faut connaître l'accord complice de Marquet et du Vieux-Port et le puissant échange qui s'établit dès le premier soir entre la ville et le flâneur. S'il part seul pour Le Havre, Hambourg, Rouen, c'est qu'à ce moment-là, ses familiers eux-mêmes pourraient devenir des fâcheux dont il faut se garder, tant l'ennui lui semble être une perpétuelle embuscade.

"U. S. A."

Sous ce titre, la duchesse Elisabeth de Clermont-Tonnerre publiera en librairie, quelque jour, ses souvenirs d'Amérique, dont sept chapitres ont paru récemment à Excelsior. *Voici un passage qui concerne le Metropolitan Museum et ses donateurs. Cette voyageuse sait voir, raconter; son écriture a des raccourcis assez expressifs et les quelques mots qu'elle dit de Whistler dépassent la ligne où ils ont l'air de tenir.*

Manet. La femme au perroquet.

Ce musée de New-York a été doté par le geste de quelques-uns de ces grands collectionneurs, philanthropes de l'art.

L'un offrit plusieurs magnifiques Rembrandts, l'autre remplit une chambre de ce musée de 400 vases de Chine de la famille noire. Pas un ne lui échappa. De pauvres hobereaux français possédaient au fond d'une province, de chaque côté de la cheminée du salon, deux de ces porcelaines dont ils ignoraient la valeur. Un fin limier acheta la maison, la ferme et le bois, envoya les vases à New-York, et revendit aussitôt le manoir. Qui veut la fin veut les moyens.

L'art français apporte de beaux Rodins, un Théodore Rousseau, mal éclairé, et un portrait de Manet, tellement éblouissant qu'on salue devant cette toile la peinture française du dix-neuvième siècle. Cette longue femme en peignoir rose, coquette et bourgeoise, cercle son cou d'un étroit ruban noir et pose sur ses cheveux bien collés un singulier petit ruban vert, note complémentaire savante de tout ce rose; et puis Manet a campé près de cette femme un étourdissant perroquet, parce que sa sage vision parisienne a été avivée inoubliablement par les tropiques brésiliens où ses sens de jeune peintre apprirent le goût des épices nouvelles. Cette triomphante peinture de Manet, qui fait rentrer dans l'ombre les longs gentlemen gris de Whistler, supporterait le voisinage de tous les grands peintres de tous les pays.

Ici...

DES CROIX

Le ministre du Commerce vient d'établir la promotion dans la Légion d'honneur, qu'un décret du Président de la République a ratifiée, des exposants de Lyon et de San Francisco.

Quelques noms fort sympathiques intéressent les arts : Le *Bulletin* présente ses compliments à M. Luc-Olivier Merson, membre de l'Institut, promu commandeur; MM. Guillaume, architecte, et Roussel, statuaire, promus officiers; MM. Bauer, peintre; Paul Belin, éditeur; Bonnaud, émailleur; Raymond Cox, directeur du musée historique des tissus de Lyon, auteur du remarquable ouvrage sur les *Soieries d'Art;* Durand-Ruel, de qui le *Bulletin* rappelait naguère, sous sa rubrique « Les Grands Collectionneurs », l'effort énergique et clairvoyant ; Flammarion, éditeur, créés chevaliers.

A l'heure où nous mettons sous presse, la promotion des Beaux-Arts établie à l'occasion de ces deux expositions n'est pas encore sortie. Nous croyons savoir, toutefois, qu'un peintre d'art religieux, artiste poignant, qui fut un beau soldat pendant les années tragiques, et un statuaire éminent, recevront la rosette, et qu'entre les artistes qui recevront le ruban rouge, l'on comptera — enfin — un grand céramiste, un maître du bibelot, plusieurs « ensembliers »

LES CONCOURS DE ROME

Les concours de Rome, qu'un journal ne saurait se dispenser de signaler, viennent de se clore. Celui de gravure en taille-douce en ouvrit l'ère. Traitant ce thème intéressant, *Sisyphe et son rocher*, M. Matossy obtint le prix de Rome; M. Degorce un premier second grand prix et M. Henri Robert un deuxième second grand prix. Le lendemain, interprétant une *Victoire en marche un épi à la main*, M. Turin gagna le grand prix de gravure en médailles, et M. Thénot le second grand prix.

Le concours de peinture comportait trois sujets : c'est la grande réforme du jour. Il étaient d'ailleurs propres à stimuler le génie des écoliers des Beaux-Arts : la *Noyée* d'après Lamartine, le *Bon Samaritain*, une *Fête champêtre* dans un temps indéterminé. Les résultats ont toutefois déçu. Rendant la justice, le jury s'abstint de décerner le prix. M. Beaume, lauréat du concours, n'enleva qu'un premier second grand prix.

Aux statuaires, l'Académie proposait un thème présenté d'une manière troublante. Développant le titre *Consolation*, elle exigeait que l'interprète exprimât à la fois le chagrin de la veuve et la joie qu'elle trouve dans les caresses de son jeune enfant. Nouveaux Œdipes, les candidats ont compris l'énigme. Ils ont fourni l'un des meilleurs concours qu'on ait vus depuis longtemps. C'est à M. Cassou qu'échoit le grand prix de Rome. Le premier second grand prix va à M. Bertola, le deuxième à M. Malfray.

Les architectes n'ont pas été moins brillants. Leur ingéniosité devait s'exercer d'abord sur un programme que, pratiquement, l'on reconnut inexécutable. On le modifia. Il se résuma enfin dans le projet d'un *Monument à la Victoire*, placé sur une hauteur, dans des conditions de terrain déterminées. Le prix échoit à M. Michel Roux, dit Roux-Spitz; le premier second grand prix à M. Max Brillaud de Laujardière; le deuxième second grand prix à M. Camille Grapin.

PRÉCÉDENTS...

De notre confrère M. Pierre Borel, qui, chaque quinzaine, publie dans l'*Eclaireur de Nice* un feuilleton sur « l'Effort artistique en Provence », cette savoureuse anecdote : les héros en sont M. le Directeur des Bastimens du Roy, et Joseph Vernet, peintre de la Marine au milieu du XVIII^e^ siècle.

Le port d'Antibes, qui inspira à Paul Signac, à Bonnard, à Lebasque, à Cros, à Henri-Matisse de lumineuses pages, avait séduit le vieux maître, qui, pour le traduire, trouva dans sa joie des notes plus libres que ne le réclamait sa mission. « J'espère que le port, écrivait-il en 1756, ne *faira* par un *movais* effet en peinture. » Tel ne fut pas l'avis de M. le Directeur qui exprima son mécontentement à Vernet « pour ne pas avoir fidèlement rendu le port d'Antibes ».

Combien on l'aime mieux ainsi!

*

LES EXPOSITIONS

Au Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli, jusqu'au 15 octobre, « les Alliés de la France, les Empires centraux », pièces extraites du musée de la Guerre. — A la galerie Moos (Genève), jusqu'au 31 août, les peintres anglais et divers peintres anciens et nouveaux. —

...et ailleurs

AU MUSÉE DE BRUXELLES

Nous recevons des musées royaux de Bruxelles l'utile communication qui suit :

Le musée de Bruxelles vient d'acquérir, dans une vente à Amsterdam, le panneau central d'un triptyque dont il possédait déjà les volets. Il s'agit d'un *Jugement dernier* par le peintre anonyme des premières années du XVI[e] siècle, continuateur de la tradition de Roger van der Weyden, auquel la critique allemande donne le nom provisoire et peu compromettant de « Maître de la suite de tableaux relatifs à l'histoire de Joseph » (Musée de Berlin). S'appuyant sur les scènes de la Passion qui figurent dans notre salle des Primitifs, M. G. Hulin de Loo adopte l'étiquette « Maître bruxellois de l'abbaye d'Afflighem ». Nous avons ainsi reconstitué, — à grand renfort de florins au cours de 5.90! — le triptyque dit *de Zierickzee* (il ornait naguère, dans cette petite ville zélandaise, la chambre où les échevins rendaient la justice). Au Musée depuis 1872, les volets représentent Philippe le Beau et Jeanne la Folle avec au revers, saint-Liévin, patron de Zierickzee, et Saint-Martin, patron de l'évêché d'Utrecht. Les augustes parents de l'empereur Charles Quint dans leur armure héraldique, seront certes ravis de retrouver désormais entre eux ce Jugement dernier, quoique affligé de quelques repeints au cours de sa carrière vagabonde! Derrière l'effigie maussade de la reine de Castille, on découvre la « maison de bois sans clous ni ferrures » qui fût de toutes pièces amenée

d'Espagne dans le parc des ducs de Brabant, à l'emplacement actuel de la rue Ducale, près de l'angle du boulevard du Régent. Chose curieuse, ce pavillon de plaisance vanté par les chroniqueurs n'est-il pas visible aussi, accompagné d'autres architectures, dans le fond d'un panneau du musée de Lille que nous eûmes en dépôt à Bruxelles au moment de l'armistice? La confrontation des portraits de donateurs de Lille (où ils portent encore une attribution de fantaisie) avec nos volets de Philippe le Beau et Jeanne la Folle, a été décisive quant à leur mise à l'actif du « maître bruxellois de l'abbaye d'Afflighem » *alias* Jacques van Laethem. Les donateurs de Lille sont reproduits dans l'ouvrage de M. François Benoit, tome I, planche 42.

COMBATS AUTOUR D'UNE MÉDAILLE D'HONNEUR

A l'exposition madrilène des Beaux-Arts, on a vu, cette année, pour l'attribution de la médaille d'honneur, un combat peut-être sans précédent. La lutte était engagée entre le peintre Chicharro, les sculpteurs Clara et Inurria, et le grand peintre Mir, trop grand pour réussir.

Une première passe mit Chicharro hors de cause. La bataille se joua dès lors entre les deux sculpteurs. Mais Clara est Catalan, et c'est un crime parfois. La critique le lui fit bien savoir : « Clara est non seulement Catalan par sa nationalité, mais par la nature de son art, un art qui « porte un hausse-col, qui fait du bruit » (*engolada, rimbombante!*). Oui, il est bien de ces Catalans qui se croient supérieurs à tout le monde, de cette Catalogne qui regarde tout avec insolence et où

J. van Lacthem. — Le jugement dernier. Panneau central du Triptyque de Zierickzee
Acquis par le Musée de Bruxelles

peuvent seulement prospérer les sentiments fraticides et séparatistes!! » Quand les critiques d'art parlent sur ce ton, on ne peut qu'admirer leur impartialité. Aussi bien le Castillan Inurria a-t-il décroché la médaille par une majorité honorable.

« LA JUNON » DE PAUL VÉRONÈSE

La guerre aura fait voyager bien des œuvres d'art. La Belgique rend à l'Italie une œuvre de Véronèse, *Junon versant ses trésors sur la cité de Venise*. L'œuvre sera placée dans la salle du Conseil des Dix, au Palais des Doges. Elle avait été transportée à Paris en 1811 et le Louvre l'avait donnée, peu après, au musée de Bruxelles : « En la restituant à Venise, dit M. le ministre Destrée, on rattachera la chaîne de son destin naturel, arbitrairement modifié par un coup du sort. De cette production d'un grand peintre vénitien, la Belgique ne veut conserver que l'exemple qu'en reçurent ses grands peintres : ce butin, absolument légitime, lui suffit. »

UN VERRE D'EAU

Le professeur Vignoli, qui, à Rome, enseigne le dessin à l'Ecole Normale, a trouvé un élégant moyen de symboliser aux yeux du public la situation misérable des artistes fonctionnaires, mal payés et, par les rigueurs de la vie chère, réduits à la portion congrue. A la vitrine d'une galerie de la via Vittorio Emanuele, il expose un petit tableau, fort bien peint, et où l'on voit seulement, sur une pauvre table, près d'une pipe sans tabac, un verre d'eau à demi rempli. Amadio Vignoli a placé contre son œuvre un cartel où l'on peut lire : *Unique soutien du professeur*. L'œuvre excite, chez les passants, autant de pitié que d'admiration.

LES ARTISTES AMÉRICAINS DE PARIS

Ils vont et viennent : c'est la saison des voyages. M. Bert Harwood va quitter Paris pour aller peindre dans le désert des « scènes d'Indiens ». MM. Alexander Harrison et Cameron Burnside travaillent à Concarneau, M. Frieseke à Giverny et M. Ch. Thorndicke près de Meaux. M. Edwin D. Connell préfère Clamart quand M. Fr. Rummel opte pour la Norvège. Il y a aussi ceux qui font vacances à Paris : MM. Lendall Pitts, G. Conlon, sculpteur, F. Snyder, Eugène P. Ullmann, Clarence Gihon, Morton Johnson, O. Gaensslen. Sur la plage d'Etaples, on peut voir peindre MM. Myron Barlow et H. O. Tanner.

UNE EXPOSITION DE TAPISSERIES A VIENNE

A Vienne, les événements ont fait sortir de leurs cachettes impériales de merveilleuses tapisseries que le grand public, enfin, a pu voir, au château du Belvédère. Il s'agit notamment de Gobelins de la Hofburg et de Schœnbrunn, des « Noces françaises » fixant le mariage de l'archiduchesse Dorothée et du duc d'Orléans, de la série des *Triomphes* provenant d'Arras, des *Danaë* que François Ier fit exécuter sur des dessins du Primatice. On vit aussi des tapisseries réalisées pour Léon X selon des dessins de Raphaël, et d'autres reproduisant des Rubens et des Teniers.

LE « CANON HUMAIN » DE LÉONARD

« L'oreille et le nez dans le système anthropométrique de Léonard de Vinci » : qu'on ne s'étonne pas de ce titre. C'est celui que vient de donner à un savant ouvrage le professeur italien Guglielmo Bilancioni, auteur, déjà connu, de « La physiologie de la respiration ». L'écrivain étudie, dans son nouveau livre, le très vieux problème des proportions idéales du corps humain, et conclut que le « canon » fixé par Léonard nous apporte le type parfait de la beauté. Les recherches de Policlète et de Vitruve restent médiocres devant les conclusions tirées par le maître de la *Joconde*. Le professeur Bilancioni nous apprend que, dans le seul examen de la tête humaine, le Vinci est arrivé à fixer un total de 248.832 caractéristiques distinctes (?) Oh! variété innombrable de la nature! Génial Bertillonnage!

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

LES SIÈCLES

Iribe avait alors son magasin faubourg Saint-Honoré et, dans ce magasin, pour vendeur, un curieux jeune homme du nom de Paysan, auteur d'un livre intitulé *Un Cauchemar.*

Un jour, M. J..... D..... lui montrait sa maison, dont il fallait modifier l'aménagement et les tentures. La visite, d'étage en étage, durait depuis des heures.

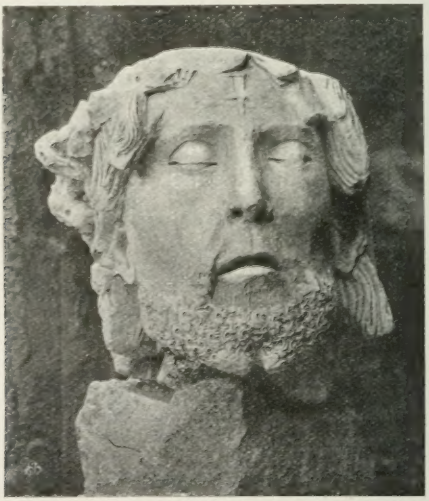
— Voici, dit le maître du lieu, une statuette du XV^e^ siècle italien...

Et un moment après :

— Voici une commode du XVIII^e^ siècle...

Mais Paysan :

— Comme le temps passe vite chez vous!



Un des chefs-d'œuvre de la statuaire française :
La Tête de Christ du musée de Beauvais
(XV^e^ siècle).

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.